



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

## Universitätsbibliothek Paderborn

### **Réflexions Chrétiennes, Sur Divers Sujets De Morale**

Utiles A Toutes Sortes de personnes, & particulièrement à celles qui font  
la Ratraite spirituelle un jour chaque mois

**Croiset, Jean**

**Paris, 1710**

De la veritable Pieté propre de chaque état,

[urn:nbn:de:hbz:466:1-46072](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-46072)

peut éteindre la soif, & qui jaillit jusqu'à la vie éternelle, ou va chercher avec beaucoup de fatigues, des eaux bourbeuses qui ne sçauroient defalterer, & qui se dissipent aussi-tôt.

En vain soupirez-vous dans le monde après un pur & solide plaisir, il ne sçauroit être que l'appanage de la vertu chrétienne. Vous ne trouverez de soulagement, de douceur pure, & de joye pleine qu'au service de JESUS-CHRIST : *Venite ad me omnes, qui laboratis & onerati estis, & ego reficiam vos.*

*De la véritable Pieté propre de  
chaque état.*

I.

Il est étrange que chacun s'étudie, ce semble, à se rendre la vertu impraticable, quoy qu'il soit de l'intérêt de chacun qu'elle soit aisée, puisqu'elle est pour tous d'une obligation indispensable, & qu'elle doit faire nôtre bonheur.

Les uns veulent que la sainteté ne soit ni de tous les états, ni de tous les tems; les autres tâchent de se persuader qu'elle n'est pas du moins de tous les âges, & presque tous la regardant comme un fruit

d'un pays étranger qui ne naît gueres que dans la solitude ou dans le cloître, ils desespèrent de devenir jamais Saints dans le monde.

Ceux qui ne donnent pas dans cette erreur, ne laissent pas de se prévenir par de faux préjugés qui dégoûtent de la vertu.

Il est aussi nuisible de la placer trop haut, que de la mettre trop loin. Un air trop riant & trop enjoué, luy convient aussi peu, qu'un portait trop austere; elle est toujours à portée, quand on ne s'écarte pas de la véritable voye: mais, mon Dieu, que de détours! & que l'on prend aisément le change!

Chacun envisage la sainteté par rapport à l'état où il n'est pas, & peu de gens s'appliquent à acquérir la vertu propre de l'état où ils sont,

Le pauvre pense aux puissans moyens que les riches ont de se sanctifier; les riches sont persuadés qu'il est aisé d'arriver à une éminente vertu, quand on est délivré des obstacles qui se trouvent dans l'opulence.

Est-on jeune, on ne trouve point d'âge plus propre à travailler à son salut que la vieillesse; la jeunesse, dit-on, est la sai-

son des plaisirs, il faut remettre l'affaire du salut à une autre saison.

Est-on vieux, on regrette sans cesse les moyens qu'on a eu étant jeune, de se faire Saint : combien de bonnes œuvres pouvoit-on faire alors, dont on est à présent incapable ; on porte envie à ceux qui commencent leur carrière ; on se repaît l'esprit de ce qu'on voudroit faire, si c'étoit à recommencer.

Les gens du monde croient leur état peu propre pour la sainteté, parce qu'ils n'envisagent la vertu chrétienne que par rapport à ces grandes macérations de corps, ou à ces sublimes contemplations si peu compatibles avec les embarras d'une famille ; & ils ne se représentent la sainteté que sous une idée propre de l'état religieux.

Les personnes même religieuses perdent souvent courage dans la voye de la perfection qu'elles ont embrassée, parce qu'elles ne regardent la sainteté que par rapport à ces actions d'éclat, à ces actions extraordinaires qu'on admire dans la vie des plus grands Saints.

Sur cette fausse idée qu'on se forme de la sainteté, la plupart se dégoûtent, & vivent comme si la sainteté étoit une

Pierre précieuse qui ne se trouvât pas dans leur champ, ou comme ce trésor enfoui, que si peu de gens trouvent.

Il seroit aisé de revenir de cette illusion, si elle flattoit moins l'amour propre. On guerit difficilement les erreurs de l'esprit, quand elles viennent des foiblesses du cœur. On n'aime point à être détrompé, quand les nouvelles connoissances découvrent de nouvelles obligations; on est bien aisé d'ignorer ce qu'on ne veut pas faire; & on se plaît à se persuader à soy-même qu'on ne peut point ce qu'on ne veut pas.

Mais, mon Dieu, en est-on pour cela moins criminel? la corruption du cœur humain déroge-t-elle jamais à la vérité de vôtre parole?

Que signifie ce commandement si précis que vous nous faites, d'être parfaits comme nôtre Pere celeste: Quel âge, Seigneur! ou quel état avez-vous dispensé de cette Loy? Et s'il y a un seul Chrétien qui ne puisse pas être Saint, pourquoy proposer universellement à tous, un tel modele?

Il est certain que Dieu veut que chacun soit Saint; mais il n'est pas moins vray, qu'on ne se fera jamais Saint,

qu'en remplissant parfaitement les devoirs particuliers de l'état où Dieu nous à mis.

Les gens de guerre, & les fermiers des impôts & des revenus publics, s'étant adressez à saint Jean, pour sçavoir ce qu'ils avoient à faire, eurent-ils ordre de changer d'état ? Nullement : Ce grand Saint se contenta d'exhorter les uns & les autres, à ne faire tort à personne, & à observer religieusement les Commandemens de la Loy chacun dans son état & dans son employ : en effet, si l'amour de Dieu est comme l'ame de la perfection, qui pourra trouver difficile la vertu chrétienne ; & l'artisan aura-t-il plus de raison que l'homme de qualité ; l'homme du monde aura-t-il plus de droit que le Religieux, de dire qu'il ne peut pas, qu'il ne sçait pas aimer Dieu ?

La parfaite observation des Commandemens de Dieu, est la baze de la sainteté. Le frequent usage des Sacremens, soutient, fortifie ce grand édifice ; & chacun trouve dans son état tout ce qu'il faut pour le finir.

Pourquoy les gens du monde iroient-ils chercher dans le Cloître ou dans le

Desert, le chemin du Ciel, ils ont la voye du salut dans leur propre famille, & ils trouvent dans l'éducation de leurs enfans ; dans le soin de leurs domestiques ; dans le bon usage de la prospérité & des adversitez ; dans la droiture du cœur ; en un mot, dans l'exercice d'une vie vraiment chrétienne, les seuls moyens qui leur conviennent pour se faire Saints.

## I I.

L'embaras des affaires, & le soin d'une famille, dit-on, absorbent presque tout le tems ; occupent sans relâche, & ne laissent guere le loisir de penser à l'affaire importante de son salut. Mais ignore-t-on qu'on peut travailler efficacement à l'affaire de son salut, en travaillant regulierement à ses autres affaires, & que ce seroit même une indolence criminelle de les negliger.

Au lieu de vous proposer pour motifs de tant de soins & de tant de fatigues, l'opulence, le bien-être, l'agrandissement de vôtre famille ; regardez l'obligation de fournir aux besoins de la vie, de conserver vos biens, de travailler à en acquerir de nouveaux, de pourvoir vos enfans ; regardez, dis-je, tout cela

comme un devoir de vôtre état , & comme un ordre de la Providence , qui vous ayant mis dans cette condition , veut que vous en supportiez les charges. Dès que Dieu entrera dans le motif de vôtre application aux affaires , il vous tiendra compte de toutes vos veilles & de tous vos travaux ; vos soins & vos empressements plus reglez , & pour cela même moins fatiguans , deviendront plus utiles. Non seulement vous travaillerez pour le Ciel , mais vous engagerez encore le Seigneur à benir vôtre industrie , & quelque laborieuse que soit vôtre vie , elle sera toujourns tranquille , & vos jours , pour parler le langage de l'Ecriture , seront des jours pleins. Quelle incompatibilité trouve-t-on entre cette pratique de pieté , & la condition des gens du siecle ?

La vertu chrétienne se nourrit dans la penitence. La delicateffe de bien des gens fournit mille pretextes specieux , pour se dispenser de cette loy , les grandes austeritez paroissent peu compatibles avec une foible santé , ou avec des occupations qui épuisent ; & comparant la necessité indispensable de la mortification , avec une impossibilité réelle ou

imaginaire d'en supporter tous les pénibles exercices, on perd courage avant même que d'entrer en lice, & on conclut que la vertu ne sçauroit se pratiquer dans son état.

Il est difficile cependant de trouver une condition où il y ait plus à souffrir que dans celle des gens du monde; c'est un état de peines, il ne tient qu'à eux que ce soit un état de penitence: Sans aller chercher ailleurs dequoy souffrir, ils trouvent abondamment chez eux dequoy meriter. Qu'un peu de soumission aux ordres de la Providence adouciroit de chagrins! mais que cette conformité à la volonté de Dieu, que cette patience vous seruiroit merveilleusement pour acquitter les dettes contractées par vos pechez, & qu'elle seroit propre pour nourrir, & pour épurer vôtre vertu.

C'est une peine bien gênante d'élever avec soin une famille; il en coûte de rendre un domestique chrétien; il est pénible de supporter avec patience, d'adoucir même par sa moderation & par sa sagesse, l'humeur bizarre d'un mary, ou le genie capricieux d'une femme: d'où vient qu'on compte pour rien ces mortifications presque continuelles? Pour

être des mortifications de devoir, en feront-elles moins meritoires ?

Voilà les austeritez necessaires pour vous faire Saints : oseriez-vous dire qu'elles sont incompatibles avec vôtre âge, avec la foiblesse de vôtre santé, avec vôtre état ? Il y a si long-tems que vous êtes dans ce penible exercice. Cela est étrange : on vit, pour ainsi dire, dans l'exercice de la penitence ; & faute d'en sçavoir faire un bon usage, on meurt sans avoir le merite de penitent.

Que coûteroit-il de plus à cette personne qui vient de perdre son procès ; à cet autre à qui la mort a enlevé le principal appuy qu'elle eût dont les champs ont été ravagez par la tempête, ou qui vient de faire de grandes pertes : que luy coûteroit-il de plus, si soumise aux ordres de la Providence, elle profitoit du moins de cet accident pour le Ciel ? Peut-être luy falloit-il ce revers de fortune, ce coup de tempête pour la faire entrer dans le port ; pourquoy se roidir contre la main bien-faisante qui la conduit. Ce sont ces grandes adversitez bien ménagées, qui ont fait la plûpart des Saints ; elles sont ordinaires à bien des gens ; peu en sont exempts, & chacun cependant

regarde l'obligation de se mortifier, & de faire de tems en tems quelque sacrifice au Seigneur, comme une loy impraticable, & peu propre de son état.

Que coûteroit à un pauvre Artisan de meriter beaucoup chaque jour par son penible travail, s'il avoit soin d'offrir à Dieu de tems en tems son ouvrage & ses peines; quelle vie plus laborieuse? Il ne tient qu'à luy qu'elle soit sainte, & que Dieu luy tienne compte de ses travaux.

Helas! tremper son pain dans sa sueur, abreger son repos pour prolonger son travail; voir souvent ses fatigues sans profit; ses soins aigris à tout moment par mille chagrins, & ses jours pleins d'amertumes: c'est la condition de beaucoup de pauvres gens; mais à qui tient-il qu'ils ne trouvent dans cette triste condition, une source de benedictions & de merite?

Ils ont dans leur état un tresor qu'ils ne connoissent point, parce qu'ils ne veulent pas s'en servir. Dieu donne un prix à leurs sueurs, dès qu'ils les offrent en satisfaction de leurs pechez.

Ils n'en souffriroient pas davantage pour être plus patiens dans leur travail, plus religieux dans leur conduite; enfin

pour être plus Chrétiens dans leur pauvreté.

La patience dans mille fâcheux accidens, est une penitence salutaire à qui sçait recevoir tout comme de la main de Dieu. Etre content de son sort dans la pensée qu'il vient de la Providence, c'est avoir une vertu vraiment chrétienne; c'est trouver de quoy s'enrichir dans son propre fonds; qui peut raisonnablement s'excuser de cette pratique? Et si l'on est toujours plus pauvre pour l'autre vie, est-ce faute d'avoir des moyens propres & efficaces de s'enrichir des biens spirituels dans celle-cy?

Les Domestiques se plaignent bien souvent de la servitude où ils vivent, comme si elle étoit un obstacle à leur salut; ils se trompent: un vie obscure, pauvre, laborieuse, abjecte aux yeux des mondains, a toujours été regardée par les Chrétiens comme une route sûre pour aller dans le Ciel.

Ceux qui sont nez maîtres, vont chercher quelquefois aux extremitez de l'Univers, & dans le Cloître ce qu'un homme né pauvre trouve chez soy; c'est-à-dire, cette dépendance continuelle, & ce penible exercice de mortification

& de souffrances, qui bien ménagées, font le bonheur des plus grands Saints.

Que n'ont-ils pas à souffrir, dit-on, de l'humeur bizarre d'un maître fâcheux, & de la dureté de ceux qui ont droit de leur commander ? Il est vray, leur condition est penible, mais aussi que n'ont-ils pas à mériter par leurs soumissions, & par leur patience ?

La naissance, les emplois, les biens de fortune, font la différence des conditions ; la mort confond tous les états ; la vertu seule subsiste au de-là des bornes de cette vie ; & combien de Grands du siècle envieront-ils dans l'autre vie, le sort heureux de leurs Sujets, & de leurs Serviteurs ?

### I I I.

Le Serviteur doit se souvenir qu'il sert Dieu en servant bien son Maître ; & le Maître ne doit jamais oublier qu'il se sanctifie, par les soins qu'il a, & la charité qu'il exerce à l'égard de son serviteur, l'un & l'autre ne doit jamais perdre Dieu de vûë, dans les devoirs de son état. On peut dire que le Maître peut beaucoup servir à sanctifier le Serviteur, & le Serviteur aussi n'est pas in-

utile à la perfection du Maître : les services sont mutuels , & les avantages sont reciproques.

Nôtre condition , disent les gens d'affaire , aussi bien que les pauvres , ne nous laisse pas le loisir de beaucoup prier Dieu ; mais ne vous laisse-t-elle pas le loisir de le beaucoup aimer ?

Vous ne pouvez pas , dites-vous , faire de grandes choses pour Dieu ; mais ne pouvez-vous pas souffrir du moins pour l'amour de luy , tout ce qui se presente ? Au lieu de ces saillies d'impatience & de mauvaise humeur , au lieu de ces murmures offençans , qui ne diminuent rien de la peine : qui vous empêche , selon le conseil du Prophete , de répandre amoureuxment vôtre cœur devant luy , & sans interrompre vôtre travail , de le prier presque sans cesse , & de passer ainsi vos jours en sa presence , en remplissant tous les devoirs de la justice & de la sainteté.

On porte envie , à ceux qui délivrez de l'embarras des affaires , & affranchis par leur état de mille soins , ont toute la liberté de vaquer aux bonnes œuvres , & le moyen sûr & present de se faire icy un fonds de merite pour l'éternité. Mais

il ne tient qu'à ceux que Dieu a laissé dans le monde, de profiter des moyens qu'ils trouvent dans leur état de se faire Saints.

Quel est le Pere de famille qui ne puisse regler sa maison, s'il est réglé luy-même ? Et quelle bonne œuvre plus solide, plus interessante, que celle d'élever des enfans dans la crainte de Dieu, de leur imprimer avec soin les principes de la Religion, & les nourrir dans l'horreur du vice.

Quelle bonne œuvre plus necessaire & plus agreable au Seigneur, que d'instruire, & de rendre tous les jours plus chrétien tout un domestique. Le bon exemple d'un Chef de famille a autant, & même plus de force sur l'esprit & sur le cœur de tous ceux qui luy sont soumis, que les regles n'en ont sur les personnes religieuses ; & la regularité de sa conduite, est la plus pressante, la plus efficace regle des mœurs, & pour ses domestiques & pour ses enfans.

L'humeur bizarre, violente, & dure d'un mary débauché ; le genie hautain, indocile, capricieux d'une femme vaine ; des enfans mal nez ; la malice d'un envieux ou d'un concurrent, la perte d'un

procès, une dérouté, un méchant succès dans les affaires, sont des croix bien pesantes : il est vray, mais ce sont des croix, & pourquoy vous les rendre inutiles, en ne les regardant pas comme telles ? C'est à ce rude exercice de patience, que Dieu a attaché vôtre perfection, & peut-être vôtre salut, pourquoy vous revolter ? Toute autre pratique de mortification, & de pieté seroit de vôtre goût ; mais elle vous seroit peu salutaire ; celle qui vous pese si fort à present, & que vous voudriez secouer ; C'est celle-là même que Dieu vous a destinée, & la seule qui vous convient.

Une Dame chrétienne s'imagine qu'elle seroit des progrès merveilleux, si elle étoit moins occupée par son état ; elle se trompe. Les soins de sa famille sont les principaux devoirs de la vertu. La femme forte, cette heroïne s'est fait un devoir de religion, des devoirs de son état. Elle filoit, dit le Saint Esprit, elle veilloit sur son domestique, elle pourvoyoit aux besoins de sa famille ; une religieuse soumission aux volontez de son époux, rendoit la paix inalterable ; sa douceur & son exacte probité, luy attiroient l'estime de tout le monde, & c'étoit par

tous ces exercices, qu'elle nourrissoit sa pieté.

## I V.

On peut être tranquille au milieu des soins necessaires, & il est aisé de goûter Dieu, quand on fait ce qu'il veut. Ce n'étoit point l'employ de Marthe que JESUS-CHRIST reprenoit, mais son inquietude & sa trop grande agitation.

Un malade, des affaires domestiques, des enfans exigent que vous restiez à la maison; soyez assuré que Dieu ne vous veut pas alors à l'Eglise. La modicité de vos revenus ne vous permet pas de faire de grandes aumônes; vous pourrez du moins donner par tout de bons exemples. Votre état vous engage-t-il à vous trouver quelquefois dans les assemblées des gens du monde; votre Religion vous oblige à y être, & à y paroître toujours Chrétien; vous y entendez parler le langage du siecle, mais qui vous empêche d'y parler vous-même de tems en tems celuy de JESUS-CHRIST. On ne s'y occupe que de la vanité & de la bagatelle: Il ne tiendra qu'à vous d'y être moins oisif, & d'y penser toujours à Dieu. Votre recueillement interieur,

& vôtre modestie vous dédommageront de l'inutilité de vôtre visite ; tout ce qui est licite devient salutaire à qui aime Dieu.

Vous n'avez ni assez de loisir pour faire de longues prières , ni assez de santé pour faire de grandes austeritez ; mais vous aurez toujours assez de tems & assez de force pour supporter avec patience , mille petits revers fâcheux qui naissent à tout moment dans une famille. Que de victoires à remporter sur son naturel & sur son humeur , mais quelle recompense pour qui ne veut rien laisser perdre ? L'état où la Providence nous met , nous fournit abondamment de quoy arriver à la perfection , où sa bonté nous appelle.

Les Grands du siecle qui semblent avoir de plus grands obstacles pour la sainteté , ont aussi de plus grands secours : la liberté qu'ils ont de faire tout ce qui leur plaît , est pour eux une source abondante de merites , s'ils ne veulent faire que ce qu'ils doivent ; & s'ils trouvent de la facilité à faire le mal , quel obstacle trouvent-ils à faire le bien ?

Le respect humain , écueil fatal & si ordinaire de la vertu des gens du monde,

ne fut jamais le vice des Grands. Quel fonds de salutaires reflexions ne trouvent-ils pas dans leur propre grandeur ?

La qualité de Grand ne fait pas oublier qu'on est mortel ; qu'il leur est aisé de voir que les superbes & magnifiques tombeaux qu'ils dressent à leurs ayeuls , sont plus précieux que les cendres qui y sont renfermées. On peut dire que les Grands trouvent dans les marques les plus flatteuses & les plus éclatantes des grandeurs humaines , le contre-poison à l'orgueil.

Les commoditez , les aises mêmes de la vie , leur doivent rendre en quelque façon le salut plus cher , & plus précieux. Plus on est grand , plus on est heureux dans le monde ; plus il paroît épouvantable d'être condamné aux feux éternels.

Mais les plus heureux du siècle sont-ils exemts d'inquietudes & de chagrins ? Helas ! les croix naissent sur le trône tout comme ailleurs : elles y pesent même beaucoup plus , & elles y sont toujours plus sensibles. Le rang que les Princes tiennent parmy les hommes , leur impose une obligation indispensable de remporter chaque jour plusieurs

viictoires sur leurs passions ; que de retenuë , que de moderations , que de mortifications invisibles chez les Grands , souvent par pure raison & par politique ; eh , Seigneur , quel tresor de merite , s'ils vouloient seulement souffrir pour le Ciel , tout ce qu'ils souffrent ; & agir touÿours avec un esprit chrêtien.

Tout peut contribuer à leur salut : les plus grandes affaires temporelles peuvent servir davantage à la grande affaire de l'éternité. Mais quel bien ne peuvent-ils pas faire dans le monde ? Quel homme apostolique peut faire autant d'honneur à l'Eglise , & travailler aussi efficacement à l'extirpation du vice , & des erreurs , à la reformation des mœurs , qu'un Prince qui est Saint. La sainteté n'est pas à un plus haut prix pour eux , que pour le reste des hommes : la vie exemplaire & chrêtienne d'un Souverain , est touÿours suivie de la reforme dans tous les Ordres du royaume , & quelle abondance de biens celestes n'attire pas sur sa Personne une si salutaire reforme.

Il est étrange qu'on veuille ne manquer de loisir , de santé , de moyens , que pour le salut , & qu'on en ait touÿours

jours assez pour toute autre chose, quelque opposée qu'elle soit à nôtre état.

Ces gens d'affaires, ces personnes infirmes, ces peres de famille, ces gens du monde qui pretextent éternellement les devoirs & les embarras de leur état, pour ne pas faire le bien, ont toujours assez de santé, trouvent toujours assez de loisir dans leur état, quand il s'agit d'une partie de divertissement; & pour vous servir, ô mon Dieu, & pour se faire Saints, tout est obstacle? Mais quand il faudra passer du tems à l'éternité, serons-nous justifiés en alleguant les prétendues difficultez de nôtre état?

Pourquoy ne regarder jamais que les lâches & les imparfaits, parmi tous ceux qui courent la même carrière. Il y a des Heros chrétiens dans tous les états; il n'y a pas une condition dans le même Christianisme qui n'ait eu de grands Saints. Le sang du Redempteur a arrosé tous les champs de l'Eglise; il s'est répandu universellement sur tous les états; il seroit bien surprenant, s'il n'étoit pas par tout aussi fertile. Saint Louis s'est fait Saint sur le trône, saint Isidore en labourant la terre, saint Yves dans le Barreau, sainte Blandine en

l'état de pauvre servante, & sainte Radegonde à la Cour,

*De l'exemple des Saints.*

I.

Les Saints ont été ce que nous sommes, & nous pouvons être ce qu'ils sont. Fut-il jamais un sort plus heureux que le leur? Tel peut être le nôtre. Leurs desirs, quelque vaste qu'ils ayent pû être, sont abondamment rassasiés; ils ont tous les biens qu'ils pouvoient souhaiter; ils possèdent la source même de tous leurs biens; leur bonheur est parfait, leur félicité est consommée, il ne leur reste plus rien à désirer.

Les Saints sont heureux, ils savent qu'ils le seront, & ils sont sûrs qu'ils ne cesseront jamais de l'être.

Délivrez pour toujours de ces importunes inquietudes qui nous fatiguent, & de ces cuisans chagrins dont nul n'est exempt: à l'abry de toutes les tempêtes, loin des écueils, ils jouissent dans le port de cette inalterable tranquillité qui leur fait goûter une joye si pure & si pleine.

Ce n'est pas proprement la joye du Seigneur qui entre dans les Saints, elle